

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES PHILOSOPHIQUES ET SOCIALES

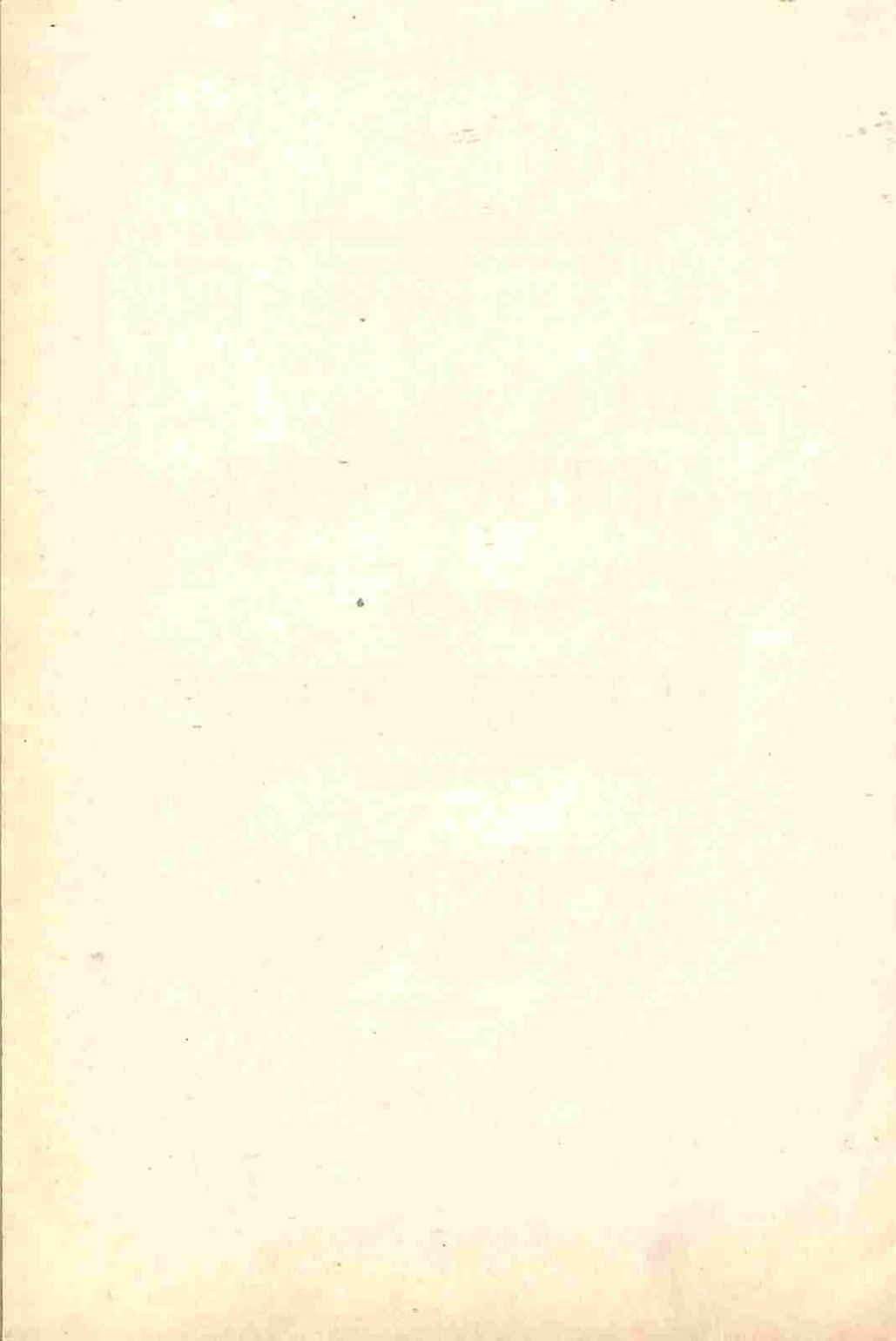
DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. ALBERT COLAS

PRÉSIDENT

DANS LA SÉANCE DU 12 MAI 1897





SOCIÉTÉ DES ÉTUDES PHILOSOPHIQUES ET SOCIALES

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. ALBERT COLAS

PRÉSIDENT

DANS LA SÉANCE DU 12 MAI 1897

DISCOURS

Prononcé par M. Albert COLAS, Président

dans la Séance du 12 Mai 1897

MESDAMÈS, MESSIEURS,

Je n'ai d'autre titre à l'honneur de présider vos travaux que la bonne volonté que j'apporte à la reconstitution de notre société, un instant ébranlée par les circonstances malheureuses que vous connaissez tous.

J'ai pour devoir de vous remercier de la preuve de sympathie que vous avez bien voulu me donner en me chargeant de cette tâche, que j'espère mener à bien avec votre actif concours.

La Société d'Etudes Philosophiques et Sociales qui a été fondée en 1881 par M^{me} Clémence Royer, la femme de génie que le Paris intellectuel vient de fêter, après avoir brillé d'un assez vif éclat, s'est, depuis peu d'années, tenue dans la pénombre ; il faut la remettre en lumière.

Le passé n'est plus, c'est dans l'avenir qu'il faut porter nos regards.

J'aperçois, autour de moi, une telle phalange de jeunes philosophes amoureux des controverses ardentes que les problèmes posés par notre temps ont soulevées, que je vois déjà, dans un avenir prochain, notre société vivante et forte faire quelque bruit dans le monde.

Il dépend de vous Mesdames et Messieurs, que cette prédiction s'accomplisse, et je vous y aiderai de tous mes moyens.

Il n'existe à Paris aucune société rivale de la nôtre, si ce n'est cependant l'Académie des Sciences Morales et Politiques ; mais n'est pas académicien qui veut. Et puis, l'Académie est dame farouche qui n'admet dans son sein que des réputations établies qui ne peuvent plus la compromettre. Je ne voudrais pas cependant en dire du mal, non dans la crainte d'avoir à m'en repentir un jour, mais pour ne pas fermer une voie aux futurs académiciens qui voudraient faire chez nous leurs premières armes.

A côté de ces hautes et légitimes ambitions, il y a place parmi nous pour des travailleurs plus modestes qui, préoccupés de chercher un appui au flot d'idées qui assaillent l'homme moderne, veulent trouver des points de contact à l'aide desquels les idées se précisent, les convictions se forment.

Nous avons un grand avantage à leur offrir, c'est un cercle incessamment extensible où toutes les activités intellectuelles, sans se heurter jamais, peuvent se pénétrer mutuellement.

Il n'y a pas ici de champ clos, ni de combat singulier où l'un des deux adversaires doit nécessairement mordre la poussière, mais seulement des adversaires courtois, heureux de se rencontrer dans une pensée commune qui est la recherche de la vérité.

Nous acceptons tous les philosophes à quelque opinion philosophique ou sociale qu'ils appartiennent. Nous acceptons toutes les doctrines et nous n'en excluons aucune, disent nos statuts. C'est la sagesse même quand on prend pour titre : Société des Etudes Philosophiques et Sociales ; car il n'y a société possible que dans ces conditions.

Une société comme la nôtre correspond à un véritable besoin social, elle est le rendez-vous des idées qui se cherchent. Elle peut et doit être une grande école de tolérance, et, à ce titre, rendre de signalés services à notre Démocratie qui trop souvent met l'envie où elle pourrait mettre l'estime, si on lui en fournissait les moyens.

C'est une œuvre de rapprochement qui résulte de notre action et c'est en cela une action morale.

Nous avons pour ancien titre : Société des Etudes Philosophiques et Morales; mais nous avons compris que la morale n'est que sociale ou n'est pas, et il nous a fallu substituer « Sociales » à « Morales » pour mieux préciser notre but et étendre le champ de nos investigations.

La philosophie et la sociologie sont maintenant intimement liées. Il n'y a pas de philosophie qui n'ait ses conséquences sociales, et toute sociologie est en même temps un système philosophique.

Si même nous prenons à la philosophie son ancienne définition de science de la sagesse, ou celle plus nouvelle de science des sciences, c'est toujours en science sociale qu'elle nous apparaîtra; car sagesse suppose société, et toutes les sciences, quelque exactes et spéciales qu'elles soient, sont toujours sociales.

Les sciences sont partielles dans la sphère de leur objet, elles s'étendent déjà dans leurs rapports, mais c'est la philosophie qui les socialise.

C'est en socialisant les sciences que la philosophie leur donne un corps où les

parties se tiennent, où les liens s'établissent, où les rapports se forment.

La philosophie, c'est toujours la science universelle.

Les sciences limitées par la réalité phénoménale se spécialisent pour faire progresser leur technique, mais au fur et à mesure qu'elles avancent, elles posent de nouvelles questions que la philosophie classe, précise, circonscrit, qu'elle essaie de résoudre par ses hypothèses, préparant ainsi la réponse expérimentale.

N'est-ce pas le plus souvent en vertu d'une conception philosophique que tout à coup le progrès des sciences s'affirme d'une façon éclatante, comme cela a eu lieu pour la doctrine de l'Evolution ?

Il faut que la science et la philosophie se prêtent un mutuel appui, pour diriger l'humanité dans sa marche incessante vers le progrès.

C'est dire, Mesdames et Messieurs, que nous ne nous interdirons pas toute spéculation ; la spéculation philosophique étant la meilleure preuve de la curiosité humaine, et qu'advierait-il de la science et de la philosophie si l'homme n'était pas curieux ? Qu'advierait-il de l'homme lui-même ?

Cependant nous voulons la philosophie féconde, et la spéculation ne devra pas nous conduire à accepter des hypothèses invérifiables comme fondamentales, pour enfermer notre pensée dans un dogmatisme étroit où se fige l'action et où sombre parfois la raison.

Les hypothèses sont des outils qui s'usent, il faut savoir en changer.

Ceux qui ont figé leur esprit dans un dogme, semblables à la granule enkystée de certaines amibes, constituent le poids mort des sociétés ; quand ces esprits-là dominent, les sociétés meurent.

Nul n'a le droit de se désintéresser des problèmes de la philosophie, car les notions générales sur les hommes et les choses, dans leur répercussion sur les idées sociales, mettent en jeu tous les intérêts de l'humanité.

La philosophie c'est la source intarissable de l'enseignement social ; elle était un peu délaissée, elle va revivre maintenant que, nouvel Antée, elle a touché terre en touchant aux problèmes les plus palpitants de la sociologie. — C'est elle qui doit prendre désormais la direction des consciences.

Les idées générales sont les grandes conductrices des peuples modernes, elles maintiennent dans nos démocraties les hautes

clartés de l'idéal à l'aide desquelles les peuples, dans leur mouvement, aux luttes incessantes vers le progrès, trouvent des oasis de bonheur qui rendent la route moins longue, l'effort moins pénible.

Le temps n'est qu'à ceux qui pensent.

Les idées sont des forces avec lesquelles il faut maintenant compter, elles déterminent des sentiments qui sont des tendances sociales qu'il est donné au philosophe de connaître, pour en déduire les principes de droit qui se substituent de plus en plus aux principes de fait et de force.

C'est ainsi qu'une science très ancienne de nom, mais très nouvelle de méthode : la psychologie, sert pour ainsi dire de base à la philosophie sociale qui est la sociologie.

Le social et le psychique sont condition nécessaire l'un de l'autre, car c'est seulement dans la vie sociale que le psychique apparaît.

La société, en se constituant, ajoute à l'homme.

On peut dire que notre structure intellectuelle est un produit social.

Je vis, je pense, j'agis dans la société. — Ma vie, ma pensée, mes actions sont faites de la vie, de la pensée et des actions des autres. —

Les forces qu'elles représentent sont des forces en puissance que le contact met en liberté. — C'est donc par le contact que je continue de vivre, de penser et d'agir.

Il en résulte la conscience d'une solidarité puissante et nécessaire, qui lie les hommes dans une communauté étroite qui fait apparaître l'ordre social dans une coordination et une subordination indispensables, où les activités individuelles se limitent.

Quelles sont les conditions de cette coordination et de cette subordination également nécessaires? C'est ce que nos études essaieront de déterminer.

La conscience sociale est un élément nouveau dans l'ordre social, et la psychologie, qui a toujours en vue la partie consciente des phénomènes, prend de ce fait une importance considérable. — C'est un élément nouveau à fois dissolvant d'un ordre ancien et constitutif d'un ordre nouveau.

Les faits sociaux s'intègrent dans la conscience et ils se synthétisent d'eux-mêmes pour former la loi sociale.

La vie organique est une adaptation constante de l'être au milieu ambiant; la vie mentale est une adaptation constante de l'être au milieu social.

La psychologie nous pousse à une vie individuelle plus intense, et la sociologie à une vie sociale plus intense aussi.

C'est à la conciliation de ces deux termes, jusqu'à présent contradictoires, que doivent s'employer désormais nos deux sciences associées.

Il faut préciser de plus en plus les droits de l'individu pour sauvegarder la dignité de l'homme, mais il faut accepter aussi les liens nécessaires qui le lient à la communauté.

L'homme chez qui la conscience sociale s'est formée n'est plus indifférent aux choses sociales ; il veut agir, et agir c'est toujours collaborer à une œuvre commune ; c'est en un mot se solidariser. — Il ne se reconnaît pas le droit de se détacher du groupe humain, c'est dans la fournaise sociale qu'il veut vivre pour accomplir sa loi.

Pour vivre seul, dit Aristote, il faut être une brute ou un dieu.

La solidarité est un fait qui devra entrer de plus en plus dans la conscience de l'homme. Il devra produire toutes ses conséquences.

Tout se tient par quelque lien dans le monde, et la société dans son évolution c'est le monde qui se fait.

Si tous les hommes étaient également convaincus de la solidarité qui les lie, les rapports sociaux trouveraient bientôt leurs meilleures formes.

Les sciences sociales ont conquis le haut enseignement ; c'est à la solution des questions qu'elles posent qu'est suspendu l'avenir.

Vous voyez, Mesdames et Messieurs, que de graves et troublants problèmes nous aurons à résoudre ! Nous nous garderons bien de le faire par des *a priori*, tirés d'axiomes plus ou moins bien déduits de sentiments théoriques, mais nous y emploierons une connaissance exacte et expérimentale de la psychologie de l'homme, une connaissance exacte et profonde des phénomènes du monde physique, une observation méthodique des faits sociaux dans les divers ordres de leurs manifestations.

Pour constituer le monde moral, nous emprunterons les mêmes éléments et la même méthode que pour constituer le monde matériel.

Nous prendrons les matériaux sociaux tels qu'ils sont, et chacun de nous apportera ici, pour la construction de l'édifice commun, le fruit de ses études préférées.

Le monde social est en travail d'enfancement, étudions les grandes transformations qui s'annoncent.

Soyons de notre temps ; dressons-nous résolument en face des problèmes avec la ferme volonté de les résoudre ; ne nous laissons pas dévorer par le sphinx.

Ayons confiance dans le progrès social qui est la condition même du développement de l'humanité.

C'est par l'action constante vers le mieux que le progrès se poursuit et s'accomplit, et les instruments merveilleux du progrès sont les lumières de l'intelligence et les qualités du cœur.

Agir pour le bien, savoir pour agir, c'est une formule que je vous propose d'adopter.



